

ROMAN 20-50

Revue d'étude du roman des XX^e et XXI^e siècles

n°60

décembre 2015



Samuel Beckett

*Compagnie, Mal vu mal dit,
Cap au pire*

Pierre Bergounioux, Louis Nucera, C. F. Ramuz

Septentrion
PRESSES UNIVERSITAIRES
D I F F U S I O N

Fruit d'une curiosité oscillant entre deux pôles, gourmandise et mélancolie, l'épistémophilie des écrivains apparaît ainsi comme une façon de résister aux partitions trop étanches, de relier des fils disjoints et de susciter du commun, comme un art de frayer des voies de traverse qui, parties du désir de savoir, se détournent de l'ambition de maîtrise pour lui préférer l'invention d'une sagesse. Un des intérêts de l'ouvrage est d'ailleurs de rappeler l'horizon démocratique dans lequel s'inscrivent ces pratiques encyclopédiques : leur logique consiste aussi à rendre accessibles les contenus de connaissance et à diffracter l'autorité qu'ils engagent ordinairement, à penser le savoir comme un bien en partage, librement appropriable. Son mérite est également de contribuer à historiciser l'idée souvent admise de « résistance » de la littérature, en l'envisageant comme la contre-partie nécessaire de la dépossession de l'écrivain par le scientifique ou de la redéfinition de sa fonction face aux nouvelles capacités de « mémoire » numérique.

Les Fictions encyclopédiques est, enfin, un essai fidèle à son objet, puisqu'il tend lui-même à susciter la « pensivité » : en déployant dans toutes leurs ramifications les motifs de *Bouvard et Pécuchet*, en identifiant par des figures évocatrices les faits et formes littéraires qui en procèdent, il sollicite et active à son tour une rêverie du savoir, qui ne renonce pas à l'imagination.

Éléonore Devevey

Robert Harvey, *Témoignabilité : Beckett, Dante, Levi et les fondements de la responsabilité*, trad. de l'anglais par Thierry Gillyboeuf, Genève, MétisPresses, 2015, 244 p.

En trois parties, *Témoin, Moi, Témoignabilité*, adossées à Beckett, Dante et Primo Levi, Robert Harvey pose les jalons d'une grammaire de la « témoignabilité » qu'il place aux fondements de la responsabilité.

Le sujet est ardu ; l'entreprise, audacieuse. Que dire de neuf sur cette question du témoignage tant débattue ? Pas de doute, le témoignage n'est pas une sinécure et il faut pour l'affronter des compagnons bien aguerris, les spécialistes des récits de catabase. Car, pour Harvey, le témoignage est avant tout une capacité, une potentialité, une aptitude.

Cap au pire de Beckett, écrit en anglais, que ce bilingue auto-traducteur aguerris n'est pas arrivé à traduire en français, sert de fil rouge à cette brillante et érudite démonstration ponctuée de références à des situations actuelles et de traits d'humour acérés.

Qu'est-ce donc qu'un témoin ? La *témoignabilité* est-elle l'apanage de ceux que l'on nomme parfois les grands témoins ? De quoi le témoignage est-il le nom ? De quelle langue signe-t-il l'avènement ?

Dans la première partie *Témoin*, Harvey dessine la carte du continent du « Témoignage des situations extrêmes ». Extrêmes, ces situations de terreur dont Auschwitz est devenu l'emblème annulent, dit-on, l'horizon,

la perspective d'une échappée, et, selon la formule tant citée d'Adorno, éteignent la poésie. Pourtant, écrit-il, derrière ces idées désormais convenues, on peut faire autrement, en suivant Dante au *Purgatoire* et Beckett cheminant vers le pire.

Le témoin, écrit-il, « occupe le même espace que son intelligence et sa conscience » : afin que, selon Beckett, « le rien soit vu. Obscurément vu » (p. 149). Car, celui qui par définition est là et voit, s'il peut – tel P. Levi et ses camarades détournant les yeux du *Musulman* – être aveuglé par l'insupportable vision, voit en fait à travers l'obscurité. Pour se diriger *cap au pire*, il doit puiser dans sa capacité, son *habilité* à imaginer. Cette tâche incombe aussi à ceux qui reçoivent le témoignage.

Ainsi, pour approcher ce *pire*, il faut réveiller la possibilité de « *fictionner* », de l'inventer. « Comment susciter l'imagination de l'imaginable ? », s'interroge le déporté Semprun. Inventer n'est pas mentir, mais au contraire, toucher au plus près et au plus juste. David Rousset, après avoir livré son témoignage *L'Univers concentrationnaire* a lui aussi choisi cette voie en présentant en ces termes *Les Jours de notre mort* : « Ce livre est construit avec la technique du roman, par méfiance des mots ».

Certes, la méfiance est de mise, le spectre du faux témoignage, ce sosie encombrant, peut toujours semer la confusion, mais malgré ce risque, seule la fictionnalisation est à même (habilitée), à accueillir les récits des témoins et à les transmettre. Loin des routes balisées de la perception et de la raison, il s'agit de se frayer une voie en progressant à l'aveuglette et à tâtons. La carte n'est donc pas muette, il suffirait de la légender.

En suivant la démonstration, on peut envisager le témoignage comme une activité de transcription de l'expérience vécue : traduire en mots et en images, légender la carte des « aires catastrophiques » pour pouvoir l'appréhender et la partager avec autrui. Ce travail est entrepris par Beckett dans *En attendant Godot* par exemple :

Vladimir : D'où viennent tous ces cadavres ?

Estragon : Ces ossements

Vladimir : On a dû penser un peu.

L'enjeu est donc de *penser un peu*, même si l'on voudrait bien ne pas regarder. Ce faisant, une nouvelle identité voit le jour, une autre légende. Le moi de la *témoignabilité* est donc en lien irréductible avec l'autre, lien que Beckett traduit par un blanc, espace vierge sans signe, mais signant l'avènement de la capacité d'imaginer un *Je* qui, tout en conservant sa singularité, serait au plus proche de l'autre. Cette plasticité de l'identité, particulièrement mise à l'épreuve dans les situations incluant une condamnation à une mort imminente, contraint le sujet à appareiller vers une *destination inconnue* (formule désignant la déportation), vers le *cap du pire* et de l'imaginer. Il est alors assigné à *demeure* dans un entre-deux,

selon Derrida commentant Blanchot (p. 117). Toujours vivant/ presque mort, « au-delà de la vie et de la survie », telle est la figure du *Musulman* qui hante cet essai.

Cette figure, devenue avec P. Levi l'incarnation du « témoin intégral » (disparu ne pouvant relater l'expérience vécue), et la métonymie d'Auschwitz provoquent la question suivante : « À côté de soi, à côté de moi avec effroi, quelle est la partie de moi qui reste ? » (p. 113). C'est autour de ce *reste*, de ce qui *demeure*, que s'organise l'un des passages les plus intéressants de l'ouvrage. La démonstration rompt alors avec la sacralisation du texte de Levi : Harvey souligne que tous les *Musulmans* ne sont pas morts et qu'ils sont, de ce fait même, « devenus des témoins capables de parler » (p. 115). Ainsi naît la *témoignabilité*, cette potentialité d'imaginer le pire vécu par soi ou par l'autre que je vois, cette légende d'une carte du pire.

Suit une série de variations autour de l'*intermédiarité* (cet autre néologisme dont l'écho est la *témoignabilité*) « constitutionnelle du témoin » (p. 83). Tout le travail de la pensée ne peut se faire que par et avec l'autre et en utilisant d'autres outils : « Que peut faire l'intelligence (ou une intelligence) dans le plus obscur des environnements possibles ? » (p. 147). « Il faut ruser » (p. 159) pour affronter la perspective de la mort de soi vue à travers celle de l'autre. En substance, cette *aptitude* (p. 137-144) passe par un *savoir-faire comme si*, un *savoir-être* tentant de ressentir ce que l'autre a vécu. Et, « pour neutraliser, nous dit Harvey, l'effet mortifère de l'évènement et faire basculer totalement son occurrence dans le royaume de l'imagination, il faut la transformer en empathie » (p. 209). Là, s'organise la résilience du sujet, sa métamorphose inattendue.

L'empathie devient un passage obligé ; elle dirige d'ailleurs toute l'élaboration d'Harvey, qui avoue : « “Être transporté (hors de soi)” est une expression idiomatique qui m'a tenu compagnie tant que j'ai pensé et écrit *Témoignabilité* » (p. 202). Ce compagnonnage est sans conteste l'une des lignes de force du livre. Loin d'une pensée du *négatif*, l'empathie autorise que *l'autre* entre en soi, tandis que le soi s'approche de l'autre. Ainsi est retissée l'effraction de l'après-coup traumatique dont on sait qu'elle n'est pas un souvenir mais une reviviscence. L'expérience ne se fait plus dans la solitude, Dante a eu besoin de Virgile pour affronter l'Enfer.

Beckett, dit Harvey, croyait en l'existence d'une « empathie fondamentale » (p. 211), car il a été profondément marqué par les récits de son ami Alfred Péron, résistant, « resté en vie dans un camp de concentration grâce à “la solidarité de ces hommes qu'*a priori* tout séparait” » (p. 211). En résonance, on trouve ici de belles définitions de l'empathie : « Peut-être que l'empathie est au remords ce que la métaphore est au langage » (p. 213) ; « nouveau nom du sublime » (p. 213), s'imposant tel un impératif d'existence, « fournissant le sang de la vie à chacun des esprits survivants » (p. 209).

Chez Beckett, ces derniers vont : « Main dans la main ils vont tant mal que mal d'un pas égal [...] Êtreindre et être étreint ». M, W, ce chiffre de Beckett, dessinant deux mains emboîtées, atteste de la capacité d'empathie nourrissant la *témoignabilité*. M, W, en miroir, sont les signes de l'invention d'une langue, proche de celle de l'*infans*, celui qui peut parler toutes les langues du monde. La langue de la *témoignabilité* est à créer, pour *les seuls-ensemble-séparés*, selon « l'impératif éthique [qui] demeure primordialement en nous » (p. 221).

Il y aurait bien sûr mille et une autres choses à dire tant l'ouvrage est dense, sur le langage, la culpabilité, la honte, la responsabilité, mais on ne peut conclure sans dire qu'il donne envie de lire ou relire Dante, Levi et Beckett, et aussi de réfléchir aux processus de création chez chacun d'entre eux. Si la catastrophe est au cœur du témoignage et de la *témoignabilité*, elle est également une source vive irriguant notre capacité à être avec l'autre dans l'invention de notre devenir. En somme, la plus belle leçon du livre d'Harvey est de rappeler que, par-delà l'existence du *mal absolu* incarné et mis en acte dans les situations extrêmes, demeure l'indestructible lumière de la fraternité.

De quoi ont besoin les rescapés, les revenants de l'extrême ? Ils ont, écrit Semprun évoquant les morts, besoin « d'un regard pur et fraternel et de souvenirs ». Porté par ce regard, assumant le mandat de *témoignabilité* au travers d'une altérité partagée, chacun peut, tels Vladimir et Estragon attendant Godot, « entendre toutes les voix mortes » faisant « un bruit d'ailes, de feuilles et de sable ». Ces voix qui nous aident à « postuler, affirme Semprun, un au-delà de l'idéal du Nous, une histoire commune [...] à inventer sans cesse [...] sur le mode de la fraternité : ni plus ni moins. »

Alors, « main dans la main » (p. 221), cheminant *cap au pire*, capables d'imagination, nous pourrions assumer, selon Harvey, « les contraintes d'une intelligence-témoin » (p. 221), responsable et soucieuse de l'autre. Il fera sans nul doute noir... mais « Noir clair. Dans tout l'univers ».

Corinne Benestroff

Orient(s) de Marguerite Duras, éd. par Florence de Chalonge, Yann Mével & Akiko Ueda, Amsterdam ; New York, Rodopi, 2014, 381 p.

Le volume *Orient(s) de Marguerite Duras* rassemble plus de vingt-cinq contributions de chercheurs venus d'horizons différents, sur un sujet majeur des études durassiennes. De manière originale, l'Orient y est envisagé dans ses dimensions à la fois textuelles et contextuelles. Si l'idée d'Orient occupe une place importante chez Marguerite Duras, de par l'omniprésence dans l'œuvre des géographies et noms venus d'Asie, elle est loin d'être figée. Aussi l'ouvrage se propose-t-il d'analyser sur un plan moral et sociopolitique autant qu'esthétique les enjeux des relations entre